C'est bien ; à moitié endormi, à moitié éveillé, je fus ainsi porté longtemps, je marchai plus longtemps encore, et le lendemain matin je m'aperçus que ma mère n'étais plus là ; j'étais volé.

Avec d'autres enfants ramassés de la même manière, je fis route vers Kiloa, où je fus vendu.

Mais dernièrement, mon maître dit :

— Baraka, tu vas monter dans un grand boutre et voyager. Tu es content ?

Et je répondis :

— Le maître est le couteau, et l'esclave est la bête. Tout est bien.

Il y avait beaucoup de monde en ce grand boutre : des hommes, des femmes, des enfants, peut-être cinquante, peut-être quatre-vingt. On s'arrêta souvent le long de la côte, et chaque fois qu'on s'arrêtait, d'autres montaient, la nuit, en se cachant. A la fin le capitaine dit un soir :

C'est assez, filons sur Pemba.

— Sur Pemba, répondit un matelot, et gare les Anglais...!

Le lendemain matin, l'île était en vue. Les Arabes qui étaient quatorze à bord, étaient heureux et bénissaient Dieu, lorsque l'un dit tout bas :

— Qu'est-ce que cette fumée qui monte et qui vient ?... Ça a une odeur de chien...

Tout le monde regarda : c'était à l'horizon une petite fumée noire qui sortait d'une barque et se tordait dans le ciel comme un serpent. Et juste, il n'y a point de fumée dans les barques, excepté dans les barques anglaises... Dieu soit béni ! Qu'allons-nous devenir ?

Le capitaine et tous les matelots font une prière en jurant, ils nous ordonnent de rentrer à fond de cale, ils enfoncent les barils de poudre, ils chargent leurs fusils, ils chargent leurs pistolets, ils préparent leurs couteaux, ils préparent leurs poignards, ils préparent leurs cimenterres, tout en disposant la voile pour prendre tout le vent possible. Mais le malheur veut que la brise souffle à peine, et la machine qui fume approche toujours, toujours, sans voiles, sans rames, comme une vraie bête vivante. C'est étonnant !

Poum !... Qu'est-ce que cela ? — Un coup de canon.

Poum !... Un autre